

BIFURQUER

Bernard Stiegler est philosophe, sa réflexion porte principalement sur la technique et le temps, appréhendés dans leurs conséquences sur l'évolution des individuations psychiques, collectives et techniques. Auteur de nombreux ouvrages dont les plus récents : *Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ?*¹, *La technique et le temps*² et *Qu'appelle-t-on panser ?*³, il est aussi président du groupe de réflexion Ars Industrialis et de l'Institut de Recherche et d'Innovation du Centre Georges Pompidou. Il vient de publier sous sa direction *Bifurquer. Il n'y a pas d'alternative*⁴. Il s'agit d'un livre essentiel puisqu'il répond à l'effet de sidération produit par nos sociétés occidentales par la pandémie de Covid-19 venue de Chine.

Esther Tellermann – Bernard Stiegler *Bifurquer. Il n'y a pas d'alternative* est l'œuvre d'un collectif de soixante scientifiques de quinze pays différents réunis autour de la question de l'entropie ruinant les sociétés industrielles appuyées sur la « data économie. » Inflation de la spéculation, domination de méthodes mécanistes, affirmez-vous, sont incapables de prendre soin de ce qui est de l'ordre du vivant. Nous le constatons avec l'actuelle crise sanitaire qui a laissé en un premier temps les États stupéfaits devant l'ampleur d'une catastrophe humaine que l'on pouvait certes prévoir mais n'entraînait pas dans la calculabilité des systèmes qui désormais nous gouvernent.

Bernard Stiegler – Rappelons l'argument général de *Bifurquer*. Nous disons que si par exemple Antonio Guterres qui a fait plusieurs discours à l'adresse des États membres de l'ONU, notamment à New-York au mois de septembre 2018 et ensuite à l'adresse des grands groupes industriels, en particulier au Forum économique mondial de Davos en janvier 2019, (il était d'ailleurs accompagné de Greta Thunberg), nous disons que si les États et les grandes entreprises en question ne répondent pas à ces alertes, ce n'est pas seulement par mauvaise volonté. Il y a évidemment des conflits d'intérêts particuliers, personne n'a envie de diminuer les marges bénéficiaires qui sont produites par l'augmentation de l'entropie, mais fondamentalement je crois que tout le monde est plus ou moins conscient, dans ces entreprises-là en tout cas et à la tête des grands États, qu'on ne peut pas continuer comme cela. Le problème est que tant que l'on ne fournit pas une grille d'analyse conceptuelle rigoureuse d'une part, et d'autre part une méthode de mise en œuvre de transition, il ne se passera rien. Donc notre objectif est avant tout de montrer que ce qu'on appelle le capitalisme industriel qui s'est constitué à la fin du 18^{ème} siècle en Angleterre repose sur des notions de physique qui sont tout à fait insuffisantes aujourd'hui. Si elles permettent par exemple que les

¹ *Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ?*, Paris, Les liens qui libèrent, 2016.

² *La technique et le temps*, « 1 – La faute d'Epiméthée », « 2 – La désorientation », « 3 – Le temps du cinéma et la question du mal-être », Paris, Fayard, 2018.

³ *Qu'appelle-t-on panser ?*, « 1 – L'immense régression », « 2 – La leçon de Greta Thunberg », Paris, Les liens qui libèrent, 2018.

⁴ *Bifurquer. Il n'y a pas d'alternative*, sous la direction de Bernard Stiegler avec le collectif Internation, préfacé d'une lettre de J.-M. G. Le Clézio, postfacé par A. Supiot, Paris, Les liens qui libèrent, 2020.

avons volent parce qu'ils respectent la loi de gravitation universelle et la loi d'inertie que Newton avaient mises au jour au 18^{ème} siècle, cette rationalité-là est tout à fait partielle : elle ne rend pas compte des questions liées à la thermodynamique, à ce qu'on appelle l'entropie. Tel est essentiellement l'objectif de ce livre : montrer ces réalités-là et proposer des alternatives tout à fait réalisables à une échéance de dix ans – ce qui est *grosso modo* ce que dit le GIEC : il faut dans les dix ans qui viennent impérativement transformer le monde économique. Avec ce que Theodore Adorno et Marx Horkheimer auront appelé l'industrie des biens culturels, c'est le marché qui « universalise » tout (comme le dira Gilles Deleuze), et cette « universalisation » *par le calcul* élimine aussi bien la biodiversité que nous appelons la noodiversité – la variabilité des idiomes, des arts de vivre, des théories scientifiques, des systèmes de droit, des littératures, de la poésie, de la musique, des architectures : de la pensée sous toutes ses formes.

Esther Tellermand – Ce qui est donc désormais « technosphère » dont nous avons vu récemment des manifestations sidérantes, incendies d'Australie, pandémie mondiale serait-elle notre destin?

Vous aviez déjà averti dans vos ouvrages précédents que nous abordions un « stade final de l'anthropocène » ...

Bernard Stiegler – Selon le GIEC, aussi bien que d'après l'IPBES c'est-à-dire l'institut qui étudie désormais au niveau international l'évolution de la biodiversité, comme le GIEC analyse l'évolution du climat (le GIEC représente à peu près 95% de la communauté scientifique), si nous ne changeons pas dans les dix ans qui viennent ces modèles de développement basés sur l'augmentation de l'entropie (ils ont dit cela y a deux ans, il resterait donc maintenant huit ans) – ce que le GIEC appelle les *Anthropogenic Forcings* (on traduit en français par forçage anthropique, et cela désigne l'entropie d'origine humaine), nous allons générer un processus chaotique incontrôlable. Il en résulterait une très forte diminution de la biodiversité, une sixième extinction de masse, et peut-être, par une série de conséquences systémiques, la disparition de l'espèce humaine...

Esther Tellermand – Autre enseignement de cette crise sanitaire, rejoignant vos analyses, Bernard Stiegler, la nécessité de rétablir la mémoire collective que vous appelez « rétention tertiaire » mise à mal et standardisée par les médias de masse, télévision et réseaux sociaux notamment. Or il semble, quand bien même la domination des opinions a été entretenue par ces médias, que nous ayons assisté à une certaine restauration du rôle des États et des instances démocratiques, de leur autorité. Cependant des voix se sont élevées en France contre un possible totalitarisme, conséquences de l'utilisation des data pour contrôler en temps réel l'état sanitaire de la population.

Bernard Stiegler – Il y a évidemment un vrai danger. Il procède de ce que j'ai appelé le *soft totalitarianism*, mais ce n'est pas tant celui des États que celui des entreprises. En Chine il y a une étroite coopération entre l'État et les entreprises, mais aux États-Unis ou en Europe, ce sont surtout les entreprises qui font ce contrôle, bien plus que les États, même si les États peuvent évidemment récupérer tout cela. C'est ce qui s'est passé par exemple entre *Google* et la NSA – l'organisme américain d'espionnage mondial. Mais il ne s'agit pas simplement des

Éats. J'appelle *soft totalitarianism* LE contrôle social opéré par ces technologies de totalisation par les calculs algorithmiques. *La seule manière de lutter contre un tel contrôle social est de s'emparer de ces technologies et d'en produire la nouvelle ère anti-entropique* : tel devrait être le projet européen.

Esther Tellermann – Nous craignons donc un contrôle que nous subissons déjà, inconsciemment... D'ailleurs, la nouvelle révolution industrielle annonce une automatisation sans précédent...

Bernard Stiegler – La numérisation est un processus d'automatisation totale. Il y eut une première vague d'automatisation que décrivait déjà Adam Smith à la fin du 18^{ème} siècle en Angleterre, puis il y eut une deuxième phase au début du 20^{ème} siècle avec le taylorisme. Ces phases d'automatisation avaient créé beaucoup d'emplois et avaient conduit aux usines où des masses extrêmement importantes de salariés furent prolétarisées par la standardisation des modes de production. Aujourd'hui on est entré dans une troisième phase d'automatisation qui tend à remplacer purement et simplement les employés. Il y a deux manières de voir ces nouvelles formes de l'automatisation. L'une consiste à dire que c'est une catastrophe, que cela réduit l'emploi, ce qui est vrai, et les syndicats s'élèvent contre cela. Nous posons cependant que cette tendance est irrésistible, et qu'il faut donc repenser le temps de travail au sens où les personnes qui ne sont plus employées parce que remplacées par des robots ou des automates pourraient consacrer le temps ainsi libéré à travailler à nouveau et autrement. La prolétarianisation tend à remplacer le travail comme *work* ou *Werk* ou *Beruf* par le labour salarié également appelé emploi. Le prolétaire qui a perdu son savoir n'effectue plus ce que Marx appelait le travail vivant. Il a perdu son savoir, c'est –à- dire son pouvoir de transformer le monde, qu'il reproduit au lieu de le transformer. Ce que l'on appelle les métiers mobilise des savoirs transformateurs. Un médecin a des savoirs médicaux, un avocat des savoirs juridiques, une mère de famille a des savoirs qui relèvent de ce que Winnicott appelait la créativité, qu'elle engendre en même temps que celle de son bébé. Nous pratiquons ces questions en Seine-Saint-Denis dans les domaines du soin donné aux enfants, de l'éducation nationale, du bâtiment, de la mécanique, de l'alimentation, de la cuisine, de l'agriculture et du recyclage. Il faut repenser complètement l'organisation du travail industriel aussi bien que des services en valorisant de tels savoirs par l'allocation d'un revenu contributif, inspiré par le régime spécial des intermittents du spectacle, et qui a pour finalité de permettre à chacun de cultiver des savoirs et de les valoriser dans des activités à travers ce que nous appelons des emplois intermittents – comme les intermittents du spectacle. Cela pourrait s'étendre progressivement à toutes sortes d'activités, qui ne sont pas les mêmes selon les territoires : chaque territoire a sa spécificité, ses atouts, ses savoirs locaux. C'est aussi une revalorisation des localités, et pour une raison très précise : Erwin Schrödinger a montré que le vivant peut lutter contre l'entropie mais qu'il ne le peut que localement. Ce que nous appelons l'économie contributive valorise les savoirs locaux, mais en ouvrant les territoires aux échanges – et à travers une comptabilité contributive qui valorise comme telle la lutte contre l'entropie.

Esther Tellermann – Économie contributive qui nécessite donc une « bifurcation » dans le modèle économique qui nous régit, permettant de s'opposer à la désorganisation économique, politique, économique et subjective en cours.

Bernard Stiegler – C'est une économie politique tout aussi bien qu'une « économie libidinale » au sens où Freud en parle en 1923, où le désir se socialise comme investissement. La révolution conservatrice, qui a fait tomber toutes les barrières à la circulation des marchandises, a ruiné les savoirs et les territoires tout en substituant la spéculation à toute forme d'investissement. S'il faut restaurer les spécificités locales et les savoirs qu'elles engendrent, il ne s'agit pas de devenir « localiste ». Il s'agit de développer des réseaux contributifs à toutes échelles, et en pratiquant ce que nous appelons la recherche contributive – associant par exemple en Seine-Saint-Denis parents, soignants, enseignants, psychologues, psychiatres, philosophes, épistémologues, économistes, juristes, mathématiciens, ingénieurs, architectes, artistes, etc. : ce sont des communautés apprenantes de recherche contributive qui peuvent produire la transition vers l'économie contributive.

Esther Tellermand – Vous sollicitez donc aussi les créateurs dans le cadre d'une réflexion collective engageant de nouveaux modèles économiques et sociétaux. « l'Art » (non ce qui se donne via les médias comme « art » mais n'est que marchandise calculée) aurait quelque chance dans votre projet de participer aussi d'une « bifurcation » qui rétablissant la place des savoirs, des mémoires nous dégagerait de la « misère symbolique » actuellement dominante, de la paupérisation de la pensée et de la langue ...

Bernard Stiegler – La littérature et les arts, tout ce qui est du côté de la célébration idiomatique, dans les champs du langage, de la musique, de la plastique, de l'architecture, de la poésie et de la narration sont les formes les plus hautes de la néguentropie. Ce sont les formes les plus exigeantes qui sont toujours extraordinairement frappantes dans la mesure où elles se produisent toujours plus ou moins en rupture avec l'ordinaire – cette rupture pouvant devenir avec l'époque moderne une guerre dans le champ social contre ce qui mène à l'homme sans qualité. Baudelaire et Manet aussi bien que Flaubert en sauront quelque chose. Après eux viendront les dadaïstes – face à la guerre. Il s'agit toujours d'une lutte à la recherche de modes de vie porteurs d'avenir. Et c'est la raison pour laquelle aux Galapagos nous travaillons avec l'université de Guayaquil qui est aussi une école d'art, en Irlande avec l'école d'art de Dublin, en Croatie avec l'université de Rijeka, en Corse avec l'université de Corte, et nous développons des modes d'implication dans la recherche contributive du monde artistique, et en reconsidérant ce que Joseph Beuys appelait la sculpture sociale dans le contexte de l'ère Anthropocène, et toujours dans un contexte lié à un projet économique, par exemple la revalorisation des pêcheurs des îles Galapagos.

Entretien réalisé en juin 2020 et publié dans le magazine « Quinzaines » n°1228, juillet 2020.